

OPHÉLIE.

Je faisais ma couture dans ma chambre,  
 Quand le seigneur Hamlet, la tête nue,  
 Le pourpoint délacé, les bas tout sales,  
 Dénoués, retombant sur les chevilles,  
 Blanc comme un linge, les genoux tremblants,  
 Et un regard que c'en était pitié –  
 On l'aurait dit relâché par l'enfer  
 Pour nous parler d'horreurs ; il vient vers moi...

POLONIUS.

Quoi, fou d'amour pour toi ?

OPHÉLIE.

Je ne sais trop.  
 Mais je le crains, vraiment.

POLONIUS.

Et qu'a-t-il dit ?

OPHÉLIE.

Il m'a pris le poignet, il l'a serré,  
 Puis il s'éloigne à la longueur d'un bras  
 Et, l'autre main, oui, au-dessus des yeux,  
 Il plonge son regard dans mon visage  
 Si fixement – comme, un peu, pour le peindre.  
 Il m'a fixée longtemps. Et puis, enfin,  
 Il me secoue tout doucement le bras,  
 Et, par trois fois, il bouge, ainsi, la tête,  
 De haut en bas, puis il pousse un soupir  
 Si pitoyable et si profond – à croire  
 Qu'il lui bouleversait son être même  
 Et terminait sa vie. Après cela,

Il me libère, et, lentement, il tourne  
 La tête, ainsi, par-dessus son épaule,  
 Et part, trouvant sa route sans les yeux,  
 Car il passa la porte sans leur aide,  
 Leurs feux jusqu'à la fin fixés sur moi.

POLONIUS.

Je vais trouver le roi, suis-moi, allons.  
 C'est l'extase d'amour en tant que telle,  
 Dont la violence propre fait la ruine,  
 Poussant la volonté au désespoir  
 Comme toute passion qui sous le ciel  
 Accable nos natures. Je regrette –  
 Mais, toi, ces derniers jours, lui as-tu dit  
 Des paroles méchantes ?

OPHÉLIE.

Non, seigneur,  
 Mais j'ai suivi votre commandement,  
 J'ai repoussé ses lettres, j'ai fermé  
 Ma porte à ses visites.

POLONIUS.

Sa folie  
 Ne vient pas d'autre chose. Je regrette  
 Qu'un peu plus de raison et de jugeote  
 Ne me l'ait pas montré. Moi, je craignais  
 Qu'il s'amusait et qu'il voulait te perdre.  
 Maudits soupçons ! Le propre de notre âge,  
 Corbleu, est donc autant d'outre-pousser  
 Nos opinions qu'il est commun aux jeunes  
 D'être imprudents. Allons trouver le roi.  
 Secret, cet amour-là nous porte ombrage

*Entre la Reine.*

Eh bien, ma douce reine ?

LA REINE.

Un malheur vient sur les talons de l'autre,  
Et votre sœur, Laërte, s'est noyée.

LAËRTE.

Noyée !... Où donc ?!...

LA REINE.

Un saule pousse en travers du ruisseau,  
Mirant dans le courant ses feuilles grises.  
Elle y tressait des guirlandes fantasques,  
Orties, pieds de corbeaux et pâquerettes  
Et ces grandes fleurs pourpres dont les pâtres  
Parlent grossièrement mais que nos vierges  
Appellent froidement les doigts du mort.  
Là, aux rameaux pendants voulant suspendre  
Ces tresses vives, l'un d'entre eux, jaloux,  
Cassa, et elle et ses trophées vivants  
Glissèrent dans le flot pleureur. Sa robe  
Se déploya et, pour quelques minutes,  
La supporta sur l'eau telle une ondine,  
Elle chantait des bribes de vieux hymnes,  
Comme intouchée par sa propre détresse  
Ou comme un être issu dès sa naissance  
De l'eau de ce ruisseau. Mais cette chose  
Ne pouvait pas durer ; ses vêtements,  
S'alourdissant, prirent l'infortunée  
À sa frêle harmonie et l'engloutirent  
Dans la boue de sa mort.

1

*Lire Hamlet.*

Tout le monde a lu *Hamlet*. Je demande autour de moi : qui est Hamlet ? comment est-il, physiquement ? On me répond : c'est un jeune homme (le texte ne parle-t-il d'ailleurs, et plusieurs fois, du *jeune* Hamlet ?). Le rôle d'Hamlet est, le plus souvent, confié à de jeunes acteurs à la silhouette élancée, à peine sortis de l'adolescence. Mais, d'une part, dans *Hamlet*, il y a deux Hamlet – le père et le fils –, comme il y a deux Fortinbras. De l'autre, pourquoi sommes-nous si persuadés qu'Hamlet est un jeune homme ?

Commençons notre parcours dans la pièce par la base, remettons en question ce que nous savons sans même y avoir réfléchi, et regardons d'abord les personnages, en essayant de nous en tenir aux informations que nous donnent les premières scènes.

Au Danemark a régné le roi Hamlet, un roi renommé dans « la partie connue de notre monde », qui a vaincu, en combat singulier, le roi de Norvège, Fortinbras (le jour même de la naissance de son fils). Il s'est donc emparé du royaume de ce Fortinbras « selon les lois de la chevalerie ». En bataille, d'autre part, il a vaincu les Polonais, qu'il a jetés « sur la glace, à bas de leurs traîneaux ».

Hamlet est mort.

Première question : pourquoi son fils – Hamlet – ne lui succède-t-il pas ? Parce que, dans le Danemark de Shakespeare, la royauté se transmet non par filiation mais par élection, ou plutôt par désignation et par acclamation. Nous en avons deux preuves : Claudius désigne Hamlet-fils comme « le plus proche du trône », et donc comme son successeur, et, juste avant de mourir, c'est Hamlet-fils qui désigne pour régner sur le Danemark Fortinbras, le fils, pourtant, de ce père que son propre père a vaincu et tué, – une victoire qui a transformé la Norvège en ce que nous appellerions un protectorat du Danemark, puisque le frère de Fortinbras (« le vieux Norvège ») qui lui a succédé n'a aucun pouvoir (Fortinbras-fils doit l'hommage à Claudius et son oncle obéit à toutes ses injonctions).

Hamlet-fils n'a pas même été candidat à la succession de son père, – parce qu'il est parti étudier à l'Université de Wittenberg, c'est-à-dire qu'il a choisi d'être un clerc, un lettré, plutôt qu'un chevalier. Un clerc ne peut pas régner. Hamlet a, d'une façon ou d'une autre, refusé d'être Hamlet – refusé de suivre le chemin d'Hamlet, son père, et d'être le guerrier, le chevalier qui doit régner sur le Danemark. Refusant de suivre le chemin tracé par sa naissance, il en a choisi un autre : il s'est expatrié à Wittenberg (en Allemagne), loin du Danemark. C'est sans doute d'ailleurs ce qui explique qu'il ait donné de « tendres traîtes » (de tendres assurances) à Ophélie, puisque le prince destiné à régner « est le sujet de sa naissance » et, son propre corps étant celui du royaume, ne peut qu'épouser une princesse étrangère, c'est-à-dire moins une personne qu'un territoire ou une alliance, alors qu'un homme privé peut aimer qui il veut.

À preuve, personne, et d'abord Hamlet lui-même, dans les premières scènes, ne conteste la légitimité de Claudius à occuper le trône : le drame d'Hamlet-fils pendant

la deuxième scène est le remariage précipité de sa mère (quarante jours !... juste la période du deuil), – pas du tout une usurpation, supposée ou réelle, de la couronne.

C'est Claudius, au cours de la célébration de son mariage avec Gertrude qui désigne son neveu comme son successeur. Dès lors, Polonius ne peut qu'interdire à sa fille de le revoir : il est devenu « une étoile hors de sa sphère » – et l'on comprend que tant Gertrude que Claudius ne veuillent plus que le jeune Hamlet reparte à Wittenberg. S'il repart, il ne régnera pas – et Claudius n'aura plus de successeur.

\*

Quel âge a-t-il, ce « jeune » Hamlet ? C'est dit explicitement. Il est né le jour où le fossoyeur a commencé à travailler, c'est-à-dire, selon un renversement ironique des perspectives historiques (comme si le premier événement était, oh combien ! plus important que le second), le jour même où, dit-il, « feu notre roi Hamlet a vaincu Fortinbras ». Il y a de cela trente ans, poursuit-il, répondant à une question d'Hamlet. Le fossoyeur dit aussi que le crâne de Yorick repose en terre depuis vingt-trois ans. Hamlet se souvient de lui et confie à Horatio qu'il l'a « porté sur son dos un bon millier de fois » : il ne devait donc pas être très grand. Hamlet se souvient aussi de son humour et de sa fantaisie, donc il devait avoir plus ou moins l'âge de raison à sa mort.

Trente ans, c'est tout sauf la jeunesse. C'est l'âge traditionnel du milieu de la vie. Le Christ a trente-trois ans, Dante trente-cinq au début de l'*Enfer*, « nel mezzo del cammin di nostra vita »... Villon, à trente ans (il répète son âge deux fois, au premier vers du *Testament* et dans la « Ballade du cœur et du corps de Villon »), sait qu'il n'est plus en « enfance ».